

Ce fugitif instant fut toute votre vie,
Ne le regrettez pas.

(Idem.)

Pourquoi, sur ces flots où s'élance
L'Espérance,
Ne voit-on que le souvenir
Revenir?

(Vers à Charles Nodin.)

Voici l'idéal que se fait notre poète
de l'amitié ou de l'amour:

L'âme remonte au ciel lorsqu'on perd ce
qu'on aime.
(à Lamartine.)

Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que
de souffrir.
(Vers à la Malibran.)

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui nous comprend
Le bien qu'on trouve à le connaître
Et ce qu'on souffre en le perdant.

(Adieu.)

Pauvre Alfred de Musset! Méconnu
et désillusionné, il a passé comme un
brillant météore, pour aller s'effon-
drer dans la nuit profonde du doute
et du désespoir. Que lui manquait-
il? L'action virile, la force de vou-
loir, et de réaliser ses idéals, qui res-
tèrent à l'état de rêve. D'ailleurs, il
l'a dit lui-même :

Qu'est la pensée, hélas! quand l'action com-
mence?

L'une recule, cu l'autre intrépide avance,
Au redoutable aspect de la réalité,
Celle-ci prend le fer, et s'appête à combat-
tre.

Celle-là, frêle idole, et qu'un rien peut abat-
tre,
Se détourne en voilant son front inanimé.

Les strophes si belles intitulées "A
une Etoile", expriment avec une for-
ce poignante le mystérieux éloigne-
ment, l'isolement, et la destinée in-
comprise des grands de la terre dont
Alfred de Musset est du nombre.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des feux du cou-
chant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne, et les vents sont cal-
més.

La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abais-
ser;

Tu fuis en souriant, mélancolique amie
Et ton tremblant regard est près de s'effa-
cer.

Etoile qui descend sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la
Nuit,

Toi, qui regardes au loin le pâtre qui che-
mine
Tandis que pas à pas son long troupeau le
suit.

Etoile, où t'en vas-tu dans cette nuit im-
mense?
Cherches-tu sur la rive, un lit dans les ro-
seaux?

Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence?
Tomber comme une perle, au sein profond
des eaux?

Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta
tête

Va dans la vaste mer plonger ses blonds
cheveux,

Avant de nous quitter, un seul instant,
arrête,

Etoile de l'Amour, ne descends pas des
cieux!
(La Nuit)

Les deux prairies

LÉGENDE HINDOUE

C'étaient deux régions, deux prai-
ries immenses, que séparait un fleuve
clair.

Les rives, à un endroit, s'incli-
naient de chaque côté en pente douce
pour former un gué peu profond, tel
un petit lac aux eaux calmes et
transparentes.

Du fond couleur d'or, qu'on distin-
guait à travers ces eaux azurées, s'é-
lançaient des tiges de lotus dont les
fleurs s'épanouissaient roses et blan-
ches sur le miroir calme: libellules et
papillons irisés tournoyaient au-des-
sus des fleurs, et les oiseaux, parmi
les palmiers du rivage, et plus haut
encore, dans une atmosphère de
rayons, égrenaient des notes pareil-
les à des tintements de clochettes
d'argent.

Tel était le gué qui séparait
les deux régions.

La première région se nommait la
Prairie de la Vie; la seconde, la
Prairie de la Mort.

L'une et l'autre étaient l'œuvre du

Suprême et du Tout-Puissant Brah-
ma. Il avait confié au bon Vichnou
la région de la Vie, au sage Siva la
région de la Mort. Et il leur avait
dit: "Gouvernez ces terres au gré de
votre volonté."

Alors, dans le pays qui dépendait
de Vichnou, la Vie se mit à bouillon-
ner. Le soleil se leva et se coucha,
suscitant le jour et la nuit; l'immen-
sité des mers tantôt s'enfla, tantôt
s'abaissa; au ciel apparurent des
nuages lourds de pluie, la terre se
vêtit de forêts... ce fut une ruche plei-
ne d'hommes et d'animaux; et, pour
que toutes ces créatures pussent mul-
tiplier, le dieu bon créa l'Amour au-
quel il ordonna d'être en même
temps le Bonheur.

Et alors Brahma appela Vichnou
devant sa face et lui dit:

—Tu ne saurais désormais réaliser
rien de plus parfait sur la terre, et
puisque j'ai déjà pris soin de créer le
ciel, repose-toi, et que ces êtres que
tu as appelés "hommes" continuent
à tisser le fil de leur vie sans notre
aide.

Vichnou obéit à l'ordre de Brah-
ma. Dès lors, les hommes durent agir
et penser par eux-mêmes. Leurs bon-
nes idées se résolvèrent en joie, et les
mauvaises en tristesses; ils s'aperçu-
rent, étonnés, que la vie n'est pas un
contentement ininterrompu, mais
que son fil, dont avait parlé Brah-
ma, était tissé par deux tisseuses,
dont l'une a le sourire sur les lèvres
et l'autre des larmes dans les yeux.

Ils se rendirent devant le trône de
Vichnou et se plaignirent:

—Seigneur, la vie est lourde à sup-
porter dans la tristesse. Il répondit:

—Que l'Amour vous soutienne!

Sur quoi ils se retirèrent calmés.
L'amour en effet dissipait les cha-
grins: au prix du bonheur qu'il don-
nait, ils apparaissaient futiles.

Mais l'amour est aussi le grand
créateur de la Vie; si vaste que fût
la région où régnait Vichnou, bien-
tôt, pour les masses humaines, les
bois ne fournirent plus assez de
baies, ni les abeilles assez de miel
dans les rochers, ni les arbres assez
de fruits.